

La maison natale d'Alexandre Dumas

*Communication présentée par M. Marcel Frossard,
Vice-Président de la Société Historique, à l'inauguration
de la nouvelle plaque apposée sur la maison le 22
juillet 1961.*

Naissance d'Alexandre Dumas.

La Révolution de 1793 avait fait cesser les visites princières à Villers-Cotterêts et le commerce local s'en ressentait durement. Claude Labouret, qui tenait l'hostellerie de l'Écu-de-France, sise au n° 19 de la place de la Fontaine (maison Tétu, de la place du docteur Moufflier) se décida à poser son tablier d'hôtelier en 1798. Sa fille, Marie-Louise, Elisabeth avait épousé en 1792 le futur général Dumas ; lui-même venait de se faire nommer major de la Garde nationale de Villers-Cotterêts ; il avait pu dans l'exercice de son métier réaliser quelques économies et il n'aspirait plus qu'à vivre en bourgeois.

Il aurait pu se retirer dans la maison voisine, le n° 21 (maison actuelle du docteur Bellière) qu'il avait achetée en viager à M. Harlay, dans le but d'agrandir son hôtel. Il aurait pu, dis-je, s'y retirer, si celui-ci avait consenti à mourir ; mais M. Harlay, quoiqu'âgé, n'y songeait nullement.

Il lui fallait trouver à louer une maison assez grande car, en plus de sa femme, il devait héberger sa fille, sa petite-fille Marie-Alexandrine et, parfois aussi, son gendre quand les exigences du métier militaire lui permettaient de revenir au foyer. Il jeta son dévolu sur une maison de la rue de Lormet (ou de l'Ormelet) qui appartenait à M. Dutoya, rentier à Paris. Celui-ci l'avait fait construire en 1795 telle qu'elle nous apparaît à peu près aujourd'hui. Maître Choisy, notaire, lui rédigea un bail 3, 6, 9 moyennant un loyer annuel de 300 livres.

La famille Labouret-Dumas prit immédiatement possession des locaux. Quelques semaines plus tard, le général était nommé commandant de la cavalerie d'Orient. Il quitta Villers-Cotterêts et le 4 mai 1798, il s'embarquait à Toulon pour l'Égypte. Il ne devait rentrer que le 1^{er} mai 1801 après avoir vaillamment combattu en Égypte et passé vingt-cinq mois de captivité à Naples.

Il rentrait malade, sans emploi, mais heureux de retrouver sa femme qui lui avait tellement manqué pendant cette séparation. Aussi arriva-t-il ce qui devait arriver ; un heureux événement familial se prépara.

A cette époque, on ignorait l'accouchement sans douleurs et dans la soirée du 23 juillet 1802 (4 Thermidor an X) la générale Dumas fut prise des douleurs de l'enfantement. On dépêcha le voisin Viton près du docteur Lecosse, tandis que l'autre voisine, marchande d'échaudés, la mère Petifie, s'en allait quérir la sage-femme.

Vers 4 h. 30 du matin — et non 5 h. 30 comme l'a écrit Dumas — une grande activité régnait au n° 54 de la rue de Lormet. Dans une chambre du rez-de-chaussée donnant sur le jardin, Marie-Louise Elisabeth Dumas, née Labouret, venait de donner le jour à un gros garçon de neuf livres qui, comme son père, le général Dumas, devait s'appeler Alexandre pour respecter la tradition.

Tandis que le docteur Lecosse, son travail accompli, reboutonnait ses manchettes, la mère Crescena, la sage-femme, emmailotait le bébé, aidée de Mme Deviolaine, femme du Conservateur des Eaux et Forêts et de Mme Darcourt, veuve d'un officier de marine qui habitait rue de Villers-les-Moines (rue Léveillé). Dans la pièce contiguë, le général Dumas, en petite tenue de général de cavalerie, la mine réjouie, s'entretenait amicalement avec M. Deviolaine en attendant l'arrivée de leurs amis Collard de Villers-Hélon qui avaient promis de venir aux nouvelles. Ceux-ci ne tardèrent d'ailleurs pas à arriver et, dans la matinée, le général, accompagné de M. Deviolaine et du grand-père Labouret, se rendirent chez M. Nicolas Brisse-Musard, maire de Villers-Cotterêts, pour lui apprendre l'heureux événement. Tous les quatre se dirigèrent alors vers la mairie pour y déclarer l'enfant.

Claude Labouret et M. Deviolaine, inspecteur forestier du 4^e arrondissement communal du département de l'Aisne, 26^e conservation, signèrent comme témoins le registre d'état-civil, registre qui existe encore à la mairie de notre ville et qu'une balle de revolver, tirée par un officier allemand très coléreux, a quelque peu détérioré au cours de la dernière guerre.

Personne ne soupçonnait alors que cette journée du 24 juillet 1802 serait une journée historique, puisqu'elle avait vu naître celui qui devait devenir le plus grand conteur de tous les temps.

Le 2 avril 1804, c'est-à-dire à l'expiration de la deuxième période du bail, le général Dumas, dont l'état de santé empirait (il souffrait d'un ulcère à l'estomac) se décidait, sur les conseils de quelques amis, à quitter la ville pour aller s'installer à la campagne. Il quitta donc cette maison avec sa femme et ses enfants pour se fixer au château des Fossés, commune d'Haramont. La maison étant devenue trop importante pour les Labouret, ceux-ci louèrent un petit appartement à l'hôtel de l'Épée, rue de Soissons (maison Favory actuelle) tenu par le sieur Picot.

La Maison Natale.

Le bail rédigé par Maître Choisy, en 1798, nous donne la description de la maison :

« Une grande porte cochère aux côtés de laquelle se trouvent deux petites écuries, des latrines et un escalier montant au grenier qui reingne sur ladite porte et écuries. Cour fermée de murs et maison couverte de tuiles, laquelle consiste, au rez-de-chaussée, en un passage pour arriver au jardinet : deux voûtes servant de caves et un perron garni d'une rampe de fer, vestibule ; à droite dudit vestibule, salle à manger avec la niche d'un poil ; au bout dudit vestibule, appartement formant salon éclairé par deux grandes croisées vers midy, dont une servant de porte communiquant au perron donnant sur le jardin ; une petite chambre à feu, parquetée, à côté dudit salon, avec une grande croisée donnant aussi sur le jardin vers midy ; jardin fermé de murs ; lesdits lieux tenant d'un côté orient à la citoyenne Petifie, veuve Dumaine, d'autre à Viton, d'un bout nord à la rue de Lormet et d'autre aux héritiers Lemaire ».

Les Labouret quittant la maison en 1804, elle est de nouveau louée par M. Dutoya jusqu'en 1816, année où Victor Picot, avocat, s'en rend acquéreur pour 6 500 francs. En août 1844, elle passa aux mains de M. Marie-Auguste Cartier lors de la succession Picot (il la paya 10 500 fr.).

Ce Cartier avait été maître d'hôtel à la « Boule d'Or » (emplacement actuel de l'hôpital). Il était l'ami d'Alexandre Dumas et ce dernier espérait toujours qu'il lui revendrait un jour cette maison pour qu'il puisse — selon son désir le plus cher — mourir dans la chambre où il était né. Mais Cartier savait quelles étaient les difficultés financières de Dumas malgré les sommes que lui rapportait sa plume. Il se refusait toujours à faire cette opération et, en 1864, ce sont M. et Mme Varlet qui s'en rendirent acquéreurs pour 20 000 fr.

En 1869, nouvelle acquisition par M. Lamiche, cultivateur.

En 1870, Dumas mourait et son rêve ne s'était pas réalisé. Le 14 avril 1872, ses cendres étaient ramenées au cimetière de Villers.

C'est le 26 janvier 1873 que le conseil municipal décida de débaptiser la rue qui prit le nom de « Rue A. Dumas ».

En 1877, la maison appartenait à M. Barry, gendre de M. Lamiche.

En 1919, M. Georges Barry, fils du précédent, vendit l'immeuble à M. Blanchard et le 15 avril 1927, Mme Blanchard et sa fille le cédaient à leur tour à M. Félix Angot.

Au cours de ces différents changements de propriétaires, la maison fut quelque peu remaniée et voici la description qui en a été donnée en 1902 dans un journal local, lors des fêtes du Centenaire d'A. Dumas :

« Sur la gauche de la rue Alexandre-Dumas, en venant de la gare, quelques mètres en face de la boutique de M. Willaume, naturaliste expert et luthier renommé, rendant la voix aux instruments aphones et empaillant les oiseaux chanteurs, s'élève la maison natale du grand écrivain. Rien ne la distingue des autres, qu'une petite plaque de marbre blanc, le fragment lapidaire d'état-civil suffisant à l'identifier.

En façade, un corps de logis au toit plat. Deux fenêtres au rez-de-chaussée. Deux fenêtres au premier étage demeurées libres et vivantes. Puis à la suite, vers la droite, en même disposition quatre croisées murées entre lesquelles s'élève d'un jet, presque jusqu'au toit, une immense porte cochère dont le cintre est percé d'une étroite fenêtre. A travers les panneaux grillés s'aperçoit, au fond, un second corps de logis : un pavillon minuscule auquel accède un perron de poupée. Pourtant ce fut ici que, « fils de géant naquit le Géant ».

Vers 1922, M. Blanchard fit abattre la façade sur le devant de la rue pour dégager le pavillon primitif. Le perron fut remanié et l'escalier d'accès devint central au lieu d'être latéral. La maison de Dumas présenta alors l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.

La guerre de 1914 respecta cette habitation mais celle de 1939-1945 lui causa quelques dégâts, entre autres fit disparaître la plaque indiquant aux touristes la maison natale du grand romancier. Cette plaque de marbre blanc, gravée par M. Deliry, portait l'inscription :

« Maison où est né Alexandre Dumas, 24 juillet 1802 ». Elle avait probablement été apposée sur la façade en 1885, lors de l'inauguration du monument de l'écrivain.

Grâce à l'heureuse initiative de M. et Mme Maurice Angot, une nouvelle plaque indique, au passant, la maison natale du plus illustre des Cotteréziens. Qu'ils en soient remerciés et félicités.

M. FROSSARD.

Vice-Président de la Société Historique.